

Aux frontières de la mobilité sociale

Espaces et socialisations dans les bidonvilles et cités de transit de l'après-guerre

Margot Delon

DANS **SOCIÉTÉS CONTEMPORAINES** 2019/3 N° 115 , PAGES 123 À 149
ÉDITIONS **PRESSES DE SCIENCES PO**

ISSN 1150-1944

ISBN 9782724636130

DOI 10.3917/soco.115.0123

Date de mise en ligne : 13/02/2020

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-societes-contemporaines-2019-3-page-123?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Aux frontières de la mobilité sociale

Espaces et socialisations dans les bidonvilles et cités de transit de l'après-guerre

Margot Delon¹

À partir du cas des bidonvilles et cités de transit de l'après-guerre à Nanterre, cet article questionne les rapports entre socialisations spatiales et mobilité sociale. La première partie montre comment ces espaces résidentiels se singularisent par des socialisations des enfants et adolescents à une triple frontière, urbaine, sociale et raciale. La seconde partie souligne le rôle des acteurs extérieurs – bénévoles, militants – qui ont perturbé ces dynamiques en socialisant les enfants et les adolescents des bidonvilles et cités à différentes dispositions propices à une mobilité ascendante. Des portraits de famille mettent également en évidence la façon dont ces socialisations affectent les trajectoires en fonction des ressources familiales et des aspirations migratoires (et dans une moindre mesure du sexe et de la génération).

Mots-clés : Socialisation – Habitat – Mobilité sociale – Inégalités sociales – Inégalités ethnoraciales

At the Borders of upward Mobility. Spaces and Socialization in Slums and Transit Camps of Post-War France

Based on the case of slums and transit camps of Post-War France, this article focuses on the relations between spatial socializations and upward mobility. These residential spaces socialize children and teenagers to a triple border urban, social and racial. But because activists from the outside visited a lot some slums and transit camps, these dynamics were disrupted and socialization processes to upward mobility took place. Family portraits also illustrate how these socializations affect trajectories depending on family resources and migratory expectations (and secondarily on sex and generation).

Keywords: Socialization – Housing – Social mobility – Social inequalities – Racial inequalities

Les études sur la mobilité sociale ont récemment mis l'accent sur les mécanismes de trajectoires d'ascension « en train de se faire » (Pagis et Pasquali, 2016). En insistant sur l'importance d'une approche ethnographique décroisée du « franchissement » des frontières sociales, ces travaux ont identifié plusieurs conditions à ce franchissement, notamment les ressources familiales (Lahire,

1. Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis.

2004 ; Santelli, 2001) et les contextes institutionnels (Pasquali, 2014), ainsi que les effets de telles expériences en termes de positionnement social (Naudet, 2012a).

Peu de recherches ont en revanche porté sur la dimension spatiale des mobilités sociales, alors même que la spatialisation des ressources (Ripoll et Tissot, 2010) et des socialisations (Authier, 2012) a été soulignée par plusieurs chercheurs et chercheuses s'inspirant des travaux classiques de Durkheim et de Halbwachs. Dans le prolongement de ces analyses, cet article questionne le rôle de l'espace, en tant qu'« agencement » (Löw, 2015) de frontières, de ressources, d'individus, de groupes et, point central du texte, de socialisations, dans le façonnement des trajectoires de mobilité sociale ascendante.

Le cas étudié est celui des trajectoires de personnes ayant grandi dans les bidonvilles de l'après-guerre en France (Delon, 2017a). Dans les années 1960 comme aujourd'hui, ces espaces se définissent par des frontières de plusieurs types : urbaines, puisqu'il s'agit tout d'abord de marquer la séparation entre une ville et ses marges ; sociales, dans la mesure où des dynamiques de précarisation rendent plus difficile l'accès au logement de droit commun ; raciales enfin, en ce que les bidonvilles sont des espaces résidentiels marqués par un niveau de ségrégation rarement atteint en France (à 80 %, les personnes recensées en 1966 dans les bidonvilles étaient d'origine étrangère, principalement d'Algérie, du Portugal, du Maroc et de Tunisie) et que les politiques de l'habitat précaire ont fait de l'origine des habitant-e-s une catégorie d'action publique centrale.

Si les bidonvilles finissent toujours par être détruits, comme cela a été le cas de façon massive au début des années 1970 (Blanc-Chaléard, 2016), puis ponctuelle à partir des années 2000 (Legros et Vitale, 2011), ces frontières tendent à perdurer pour leurs habitant-e-s, souvent relogé-e-s par l'intermédiaire de dispositifs dérogatoires, comme les cités de transit, ensemble de bâtiments préfabriqués gérés par des bailleurs spécialisés (Cohen et David, 2012), ou par leurs propres moyens dans d'autres formes d'habitat précaire (Pétonnet, 1985 [1979]). L'enquête menée auprès des enfants et adolescent-e-s des bidonvilles et cités de transit de Nanterre et de Champigny-sur-Marne (1955-1985) a cependant permis d'observer des ascensions socio-résidentielles d'ampleur variée. En s'inscrivant dans une sociologie de la socialisation et des variations interindividuelles (Lahire, 2013), l'article interroge les conditions, les modalités et les incidences du franchissement de ces différentes frontières. Il met l'accent sur des socialisations qui aboutissent à des ajustements dispositionnels mais aussi à des tensions et à des décalages qui sont constitutifs des mobilités ascendantes.

Afin d'identifier au mieux les dimensions spatiales, l'enquête a été menée de façon localisée dans les deux plus importants bidonvilles de cette période, ceux de Nanterre et de Champigny-sur-Marne (voir encadré). Dans la mesure où les 19 enquêté-e-s en situation de mobilité ascendante rencontrés sont majoritairement issu-e-s de familles algériennes, marocaines et, pour un cas, portugaise des bidonvilles de Nanterre, le cas du bidonville de Champigny sera principalement évoqué comme contrepoint dans l'article.

Les espaces des bidonvilles et des cités de transit ont d'abord marqué les expériences des enfants et des adolescent-e-s en les socialisant à une triple frontière urbaine, sociale et raciale dont le fonctionnement est analysé dans la première partie de l'article. Dans la seconde partie, il s'agit de repérer les conditions spatiales et sociales à l'acquisition de dispositions qui permettent le franchissement de ces frontières. L'article analyse également les modalités et les incidences sociorésidentielles de ce franchissement en identifiant les ajustements entre les socialisations portées par des bénévoles et militant-e-s qui jouent le rôle d'« aidants et d'aidantes » et les socialisations familiales.

L'enquête auprès des enfants des bidonvilles et cités de transit de l'après-guerre en France

L'enquête a été conduite auprès de personnes ayant passé une partie de leur enfance ou adolescence dans ces bidonvilles ou cités de transit. Les 50 personnes rencontrées au cours d'entretiens avaient, en moyenne, 4 ans à leur arrivée dans ces espaces et 19 lorsqu'elles en sont sorties. Ces enquêté-e-s ont été recruté-e-s en remontant plusieurs chaînes d'interconnaissance à Nanterre et Champigny-sur-Marne² en diversifiant l'origine, le genre, l'âge, le rapport à la migration et la trajectoire sociorésidentielle. Dans cet article, je m'appuie principalement sur les cas des 19 enquêté-e-s en situation de mobilité ascendante.

Les mobilités observées se caractérisent par plusieurs traits. Elles sont intergénérationnelles tout d'abord, dans le sens où les positions sociales et résidentielles de ces 19 enquêté-e-s sont plus élevées que celles occupées par leurs parents en France pendant leur enfance et souvent dans le pays d'origine, avant le départ pour la France. Sur ce dernier point, les données disponibles sont plus lacunaires, mais malgré un très faible accès à l'éducation (peu de pères savaient lire et écrire), une certaine diversité sociale s'observe. Parmi les professions des pères en Algérie, au Maroc ou au Portugal, on trouve ainsi entrepreneur dans le bâtiment, chauffeur de taxi, pêcheur, boulanger ou paysan. Ce relatif ancrage dans les classes populaires stables et les petites classes moyennes disparaît cependant avec l'installation en France et les pères (seules deux mères ont travaillé comme femmes de ménage) y sont tous ouvriers dans des usines, dans le bâtiment ou cantonniers. Par contraste, leurs enfants ont tous obtenu le baccalauréat et accédé à des études supérieures

2. À Nanterre et à Champigny-sur-Marne, les habitant-e-s des bidonvilles ont représenté entre un huitième et un sixième des populations locales (10 – 15 000 habitants). À Nanterre, les bidonvilles (1953-1972) étaient dispersés dans plusieurs quartiers de la ville, et principalement peuplés d'habitant-e-s algérien-ne-s et marocain-e-s, dans une moindre mesure portugais-e-s. À Champigny, le bidonville (1957-1972) était concentré dans le quartier du Plateau. Il était très majoritairement composé d'habitant-e-s portugais-e-s.

d'ampleur variée (du BTS au doctorat). Occupant des emplois de cadres, notamment dans le secteur public, ou créateurs d'entreprises, ils résident aujourd'hui dans des logements dont ils sont propriétaires, dans des communes de la grande couronne parisienne, ou dont ils sont locataires, dans les secteurs les plus favorisés des logements sociaux nanterriens (une fois sortis des bidonvilles et cités, les parents sont demeurés locataires du secteur social dans des secteurs relativement dégradés, avec toutefois pour plusieurs d'entre eux une maison dans le pays d'origine).

L'objectif des entretiens approfondis menés avec ces anciens enfants des bidonvilles et cités était de reconstituer, dans une perspective biographique (Bertaux, 1995), les principales étapes et les déterminants des parcours, ainsi que le sens qui leur était donné. Ce sont des entretiens longs (en moyenne, plus de deux heures) et relativement peu directifs³ qui ont été conduits. Lorsque cela était possible, j'ai réalisé des entretiens collectifs entre pairs, dans une fratrie ou entre parents et enfants. Les entretiens ont par ailleurs été complétés par un travail de collecte et d'analyse de différentes sources écrites (bulletins municipaux, presse nationale, sources numériques) qui a permis de mieux caractériser les déterminants politiques et nationaux de ces expériences résidentielles, par des analyses statistiques, non présentées dans cet article, ainsi que par un travail d'observation des espaces locaux et des relations entre ancien-ne-s habitant-e-s. L'enjeu était de limiter les biais rétrospectifs et de collecter un matériau comparatif sur les variations interindividuelles de l'expérience et des incidences des bidonvilles.

■ Les bidonvilles et cités de transit, des espaces de socialisation à une triple frontière urbaine, sociale et raciale

Très spécifiques aux bidonvilles et aux cités de transit dégradées, ces frontières urbaines interagissent avec des frontières de classe et de race, que l'on retrouve pour d'autres formes d'habitat ségrégué.

De multiples manières, les bidonvilles puis les cités de transit ont transformé les individus qui y ont passé une part importante de leur enfance ou de leur adolescence. Relativement à d'autres, les socialisations qui se sont déployées dans ces espaces résidentiels sont marquées par des frontières construites autour du propre et du sale. Très spécifiques aux bidonvilles et aux cités de transit dégradées, ces frontières urbaines interagissent avec des frontières de classe et de race, que l'on retrouve pour d'autres formes d'habitat ségrégué.

L'incorporation au quotidien de classements liés à l'habitat précaire

En tant qu'espaces résidentiels, les bidonvilles possèdent deux caractéristiques particulièrement marquantes : ils sont autoconstruits, le plus souvent à partir de matériaux de récupération, et ils

3. La consigne de départ était de raconter les bidonvilles et ce que les enquêtés étaient devenus ensuite. Cette posture non directive était néanmoins atténuée en fin d'entretien, avec une série de relances sur les thèmes ou moments non abordés (parmi lesquels : les parcours migratoires des parents, leur position dans le pays d'origine, la trajectoire scolaire, professionnelle et résidentielle, et le rapport à la mémoire), et la visualisation d'un jeu de photographies représentant les bidonvilles ou des événements qui leur étaient liés.

sont informels, donc peu susceptibles d'être véritablement aménagés sur le plan urbain, ce qui a des effets sur l'entretien des espaces extérieurs et sur l'accès à l'eau, l'électricité ou encore le ramassage d'ordures. Ces aspects pèsent considérablement sur le quotidien des habitant·e·s, sur lequel ont porté des travaux et des témoignages (Hervo, 2001 ; Pétonnet, 1982 ; Sayad, 1995), et sur les socialisations qui y opèrent, qui ont été beaucoup moins étudiées, à la différence des socialisations dans d'autres espaces résidentiels ségrégués et stigmatisés comme les quartiers d'habitat social (Chamboredon et Lemaire, 1970 ; Gilbert, 2014 ; Oppenheim et Rivière, 2018).

En raison de ces caractéristiques, l'espace habité des bidonvilles matérialise une frontière s'avérant centrale dans les socialisations, celle qui sépare la « ville propre » de la « ville sale » (Lamia Kasmi, 53 ans, licence de sciences économiques et sociales, chargée de mission, locataire dans le privé). La charge symbolique forte de la « souillure », soulignée par plusieurs travaux (Douglas, 2001 ; Lignier et Pagis, 2017), renvoie ici à plusieurs classements et hiérarchies que les enfants incorporent au cours de ces expériences résidentielles.

Cette référence au sale et au propre est omniprésente dans les récits. S'y manifestent d'abord les marqueurs techniques, hygiéniques et esthétiques autour desquels cette frontière se constitue dans le rapport avec des groupes extérieurs à cet univers résidentiel. Pour des enquêté·e·s alors enfants et adolescent·e·s, les représentant·e·s de l'institution scolaire sont celles et ceux qui ont le plus contribué à leur classement du côté de la ville sale.

La boue, les hivers pluvieux, c'est tout à fait... Et on avait une directrice fort charmante, mademoiselle Charrette de son petit nom, qui montait la garde à l'entrée de l'école et puis qui « fuuuu, fuuuu » [signe d'ordonner un détour]. Donc tous ceux qui arrivaient du bidonville avec des bottes comme ça passaient aux toilettes, on mettait les pieds dans la cuvette et on tirait la chasse d'eau. Donc t'avais intérêt à bien viser pour que l'eau n'arrive pas dans la botte [rires] ! Ce qui arrivait quand même assez régulièrement, en même temps [...] Petit, c'était assez humiliant, quand même, de passer par la case WC. Surtout qu'après tu te faisais engueuler par l'agent de service parce que t'avais sali ses chiottes. Dans les deux cas, tu commençais la journée mal. (Lamia Kasmi)

Ce tri des enfants à l'entrée de l'école conditionne le passage de l'espace du bidonville à celui de l'école, du sale au propre. Il pourrait s'apparenter à un rituel de purification dont Lamia Kasmi souligne bien qu'il n'est jamais totalement accompli puisque l'agent de service prend le relais de la directrice dans la désignation des corps salissants. De telles interactions, répétées quotidiennement, produisent une inquiétude très forte chez les enfants et participent à l'incorporation du sentiment d'une différence sociale fondée sur cette frontière urbaine du sale/propre. Pour Belkacem Arezki, la boue qui salit les

Ce tri des enfants à l'entrée de l'école conditionne le passage de l'espace du bidonville à celui de l'école, du sale au propre.

vêtements et trahit l'origine résidentielle constituée « le plus affreux des souvenirs » (57 ans, doctorat en économie, chargé de mission dans un ministère, propriétaire). Nacer Bensalem (59 ans, a suivi plusieurs premiers cycles universitaires sans être diplômé, informaticien, locataire HLM) souligne lui la difficulté à se débarrasser de ce stigmate qui lui colle littéralement à la peau :

C'est tout juste si tu regardes pas si tes vêtements sentent pas. Parce que c'est pas rien d'habiter les bidonvilles. Quand tu vas à l'école et que tes vêtements sentent la fumée, parce que c'est l'hiver et que le poêle à charbon il a fonctionné toute la nuit, c'est pas... Et les parents, la mère elle a beau faire ce qu'elle peut, ça change rien. Il y a des tas de trucs comme ça. Il y a des odeurs particulières, il y a des tas de choses qui trahissent une situation que t'arrives pas à gérer. Quand t'es gamin, moi je trouve que t'as pas la force d'assumer et de donner des raisons, d'avoir des arguments, de dire « Oui, je suis là parce que la situation est comme ça ». En fait, l'échange, avec le monde extérieur, c'est plus difficile de communiquer.

La prégnance de cette frontière se révèle également dans l'énergie que déploient les habitant-e-s à l'amoindrir. Une première manière consiste à établir une distinction entre les espaces intérieurs et extérieurs. La description de l'environnement résidentiel sale, boueux, voisin de zones où se déversaient ordures et déchets, parfois toxiques, contraste avec celle des habitations mêmes que les mères « tenaient propres » en dépit des matériaux précaires de construction et de la prolifération incessante de rats ou encore de punaises qui marquent les corps. Ainsi la mère de Lamia Kasmi, qui a également pu être interviewée : « Oh c'était pas bien, mais à l'intérieur, moi j'ai bien... Le monsieur qui l'a fait, il a bien rangé, et moi j'ai suivi le monsieur, j'ai fait le ménage bien, c'était bien, l'intérieur. Oui. Mais quand même, c'est le bidonville, hein. Même si à l'intérieur il est bien, dehors il est pas bien ». C'est donc le passage par cet espace extérieur qui marque les corps du stigmate de l'habitat : « Donc on partait tout propre, et il fallait qu'on traverse avec des bottes toutes dégueulasses, je rentrais à l'école, j'arrivais avec... Je vous dis pas, c'était pas évident pour nous. Parce qu'on sortait propre, on arrivait à l'école, on était tout boueux » (Zohra Guerfi, 54 ans, bac professionnel, éducatrice spécialisée au chômage, locataire HLM).

Cette tension entre sale et propre constitue un enjeu central des socialisations familiales. Le récit de Nacer et d'Anissa Bensalem fait intervenir le « souci de propreté » (Nacer) des parents voire la volonté d'être « aussi propres que les Français. Si ce n'est mieux » (Anissa). Cette quête de respectabilité par la propreté, que l'on retrouve sous d'autres formes pour d'autres fractions des classes populaires (Bourdieu, 1979, p. 440), est explicitée par Zohra Guerfi : « Ils se disaient, les bidonvilles, c'est sale, et ils nous regardaient de

loin. Mais on était très propres, hein ! Parce que nous, ma maman, on est très, très, très propres ! ». En pratique, les enfants, en particulier les aîné-e-s et les filles, ont été très tôt intégré-e-s dans les tâches d'entretien et de ménage par les parents. Cette socialisation au reclassement est aussi perceptible dans les comportements des adultes du voisinage, qui offrent des exemples de stratégies pour combattre l'assignation au sale, à tel point que leurs pratiques deviennent presque des *topoi* des récits (Welzer, Moller et Tschuggnall, 2013 [2002]) :

L'histoire notamment de la double chaussure que l'on prend avec soi parce que c'est tellement boueux que quand on sort du bidonville, on a les pieds dans un état pas possible donc les gens ramènent une deuxième paire de chaussures avec eux et dès qu'on a quitté le bidonville, on met sa paire de chaussure propre. Donc il y a une vie très digne en définitive dans ces lieux, il y a une hygiène, une propreté malgré tout qui est respectée par les gens. (Saïd Mebarkia, 53 ans, master en histoire, consultant auto-entrepreneur, propriétaire)

Plusieurs facteurs différencient cependant le rapport à cette frontière socio-urbaine. L'âge notamment joue : en effet, plus les enfants étaient jeunes au moment de leur arrivée dans les bidonvilles (un certain nombre y sont même nés), plus ils sont susceptibles d'y associer des souvenirs de jeu qui reportent en partie sur les parents le ressenti des difficultés liées à l'habitat. L'équilibre entre le sale et le propre trouvé grâce à la distinction entre extérieur et intérieur est également plus difficile à atteindre pour les enfants et les adolescent-e-s qui ont eu d'autres expériences résidentielles, notamment dans le pays d'origine, ce qui nourrit et la conscience des coûts familiaux de la migration et l'utilisation du rapport à l'habitat comme manière de se positionner dans les hiérarchies sociales locales.

On avait, nous on avait une particularité, c'est qu'on venait d'une ville, d'une grande ville [...] Et le deuxième, deuxième point, je dirais, moi ma famille, mes frères et sœurs étaient déjà très grands pour au moins deux d'entre eux, les aînés, les trois même premiers. Et eux ils avaient vécu autre chose avant. Donc le bidonville, c'est une humiliation. Et donc ils ont pas tenu la première année. Ils ont pas accepté en fait de quitter Casablanca pour arriver dans un bidonville. Donc eux ils étaient revenus au Maroc pour continuer leur scolarité. (Lamia Kasmi)

L'espace habité, support de hiérarchies de classe et de race durables

Le contenu de cette frontière entre les bidonvilles et les espaces extérieurs n'est cependant pas qu'urbain. En jouant sur des marqueurs liés à la souillure, cette frontière a également été porteuse de hiérarchies de classe et de race qui lui préexistaient et la dépassaient

En jouant sur des marqueurs liés à la souillure, cette frontière a également été porteuse de hiérarchies de classe et de race qui lui préexistaient et la dépassaient mais qui ont trouvé à se matérialiser avec force dans les bidonvilles puis dans les cités de transit.

mais qui ont trouvé à se matérialiser avec force dans les bidonvilles puis dans les cités de transit.

L'habitat est ainsi venu pousser à leur paroxysme des classements relatifs à la position sociale des habitants et des habitantes des bidonvilles, alors même que ces derniers occupaient dans l'immense majorité des cas, des emplois salariés. S'ils étaient légèrement plus pauvres que les personnes résidant en HLM ou dans le secteur privé (Cohen, 2013, p. 355), ils ne pouvaient ainsi pas être confondus avec la figure de l'exclu reposant sur la privation d'un lien salarial. C'est donc le bâti, les conditions matérielles de vie et la charge symbolique contenue par l'habitat qui nourrissent l'intériorisation d'un véritable stigmat résidentiel, dont le fonctionnement, décrit pour les quartiers d'habitat social (Gilbert, 2012), participe à homogénéiser les populations habitantes et leurs modes de vie. Dans les récits recueillis, la honte de soi liée à la pauvreté qui transparait de l'espace habité est manifeste et les interactions avec les pairs adolescents semblent avoir eu un fort impact socialisateur.

Il y a des conditions de vie, et on a toujours la hantise de dire à un camarade, où lui, vous savez qu'il habite dans un HLM ou [qu']il habite dans une maison individuelle, de l'inviter chez vous, parce que voilà, vous avez honte de lui montrer dans quelles conditions vous vivez. (Karim Labed, 51 ans, maîtrise, cadre de santé, locataire HLM en voie d'accession)

Cet extrait met en scène le souci de ne pas s'exposer, à travers son habitat, à un regard social extérieur et dévalorisant. On relève ainsi des stratégies d'occultation du stigmat pour cette période de la vie où la sensibilité au regard d'autrui est très forte (Croizet et Leyens, 2003, p. 29) : « Souvent d'ailleurs, il y a eu de la honte, parce qu'à 15 ans : "Où t'habites ?" "Euuuuuh, oh non tu connais pas, c'est loin, en banlieue, c'est entre Nanterre et Bezons" "Le pont de Bezons [nom d'une cité de transit]" [rires] » (Lamia Kasmi).

Ces classements ont en outre été renforcés par des frontières ethnoraciales, nourries par l'intensité très élevée au regard du contexte français (Préteceille, 2009) de la ségrégation, par la référence architecturale aux baraques des anciennes colonies⁴ et surtout par la perception racialisée des bidonvilles et cités de transit par les institutions. L'importation de catégories racialisantes des politiques migratoires (Pereira, 2005 ; Spire, 2008) dans le domaine de l'habitat et de la ville a été décrite par plusieurs travaux (Cohen, 2013 ; De Barros, 2004 ; Delon, 2017a), qui montrent l'importance des rapports de pouvoir coloniaux dans le traitement des bidonvilles. À

4. Une étude architecturale de l'époque compare ainsi le tracé des ruelles et l'agencement des baraques du bidonville de la rue des Prés à Nanterre avec ceux des bidonvilles d'Alger (Herpin et Santelli, 1973).

Nanterre, la gestion municipale des bidonvilles a ainsi été caractérisée par la constitution progressive d'une indésirabilité des habitant-e-s algérien-ne-s, en raison des très fortes tensions liées à la guerre d'Indépendance de l'Algérie et de l'implication d'agents préfectoraux qui venaient des anciennes colonies (De Barros, 2005). On retrouve l'idée de « seuils de tolérance » à ne pas dépasser dans le relogement des familles des bidonvilles afin de ne pas provoquer de « conflits interethniques » (Blanc-Chaléard, 2016). En affirmant, notamment dans le bulletin municipal, que les habitant-e-s ont été envoyé-e-s à Nanterre par la préfecture à la solde de l'État « gaulliste », la municipalité communiste utilise un registre de justification du refus de reloger sur place les habitant-e-s qui « dénanterrisent » les bidonvilles (Collet, 2013, p. 109).

Ces frontières raciales, si elles ne sont pas toujours perçues comme telles (Eberhard et Rabaud, 2013), ont eu des effets concrets sur l'accès aux ressources urbaines et ont renforcé le classement des habitant-e-s comme des citoyen-ne-s qui ne l'étaient pas « à part entière » (Karim Labeled) :

Sur le plan de tout ce qui est activités culturelles, etc., on [les jeunes des cités de transit] est interdit, on est *blacklisté* par la mairie de Nanterre, qui nous refuse les accès à la piscine, qui nous refuse les accès... [...] La ville de Nanterre n'a fait que nous empêcher. Interdiction, interdiction de tout. Y'a deux stades à Nanterre. Y'a un super stade, nickel, avec de la pelouse, et un stade tout pourri avec des grosses pierres. Et bien même quand ils [l'équipe soutenue par la municipalité] jouaient pas sur leur stade, on avait pas droit à leur stade. On jouait à côté sur le stade de pierres. On n'avait pas le droit aux cars de la ville. Pour transporter, pour amener jouer à l'extérieur. C'était le Secours populaire ou le Secours catholique qui nous fournissait des vieux cars tout pourris, quand il y en avait et sinon, on partait en métro, en voiture, on se débrouillait. (Saïd Mebarkia)

C'est par la restriction durement ressentie (« blacklistés », « refusés », « empêcher », « interdiction de tout ») de l'accès aux espaces de loisirs municipaux que cette génération d'habitant-e-s a pris conscience du statut d'extraterritorialité lié à l'habitat et à l'origine. Si les entretiens sont également riches en souvenirs d'interactions racistes, notamment avec les enseignant-e-s et le voisinage, la minoration (Brun et Galonnier, 2016) a tiré la plus grande partie de sa force de son aspect systémique et de son ancrage dans le fonctionnement des institutions publiques. Cette fermeture résidentielle s'est d'ailleurs poursuivie puisque très peu de logements sociaux ont été directement proposés aux familles algériennes et marocaines des bidonvilles de Nanterre, à la différence des familles du bidonville portugais de Champigny, perçues de façon plus positive en raison de leur plus grande proximité avec la blancheur majoritaire (Delon, 2019). Dans les cités de transit, où il s'agissait d'apprendre aux

familles à « habiter » des logements modernes par un accompagnement socio-éducatif (Vulbeau, 2018), les familles algériennes ont en outre été les dernières à partir, en raison des réticences des bailleurs et des municipalités à les faire accéder au parc classique de logements sociaux.

23 ans, t'es quand même un adulte quoi. J'étais arrivé enfant, je suis parti bonhomme quoi je veux dire, et ça tu l'oublies pas. Des fois, si tu te maîtrises pas... c'est pour ça que des fois, tu vois des gens de chez nous qui s'énervent pour un oui ou pour un non c'est... c'est ce passé-là qui... On a... je sais pas, j'ai l'impression que quelque part on m'a volé une partie de ma jeunesse quoi. J'aurais bien voulu habiter dans un bâtiment moi, j'aurais bien voulu habiter avec des Français comme on disait, des Espagnols, des Portugais et tout, puisqu'on n'en avait pas. Il restait plus... On avait des Portugais tout au début, quelques Espagnols, ils les ont virés très, très, très tôt et à la fin, on s'est retrouvé qu'entre... surtout Algériens. À la fin, il restait plus que des Algériens quoi. (Hakim Khelif, 52 ans, CAP mécanique, déménageur, locataire HLM)

Les classements à l'œuvre dans les bidonvilles se sont reproduits dans les cités de transit, dont le bâti s'est très rapidement dégradé.

Comme le souligne ce dernier enquêté, ces barrières institutionnelles à la sortie des bidonvilles et cités de transit ont fait considérablement durer les expériences résidentielles de la précarité, de la ségrégation et de la marginalité urbaine. Les classements à l'œuvre dans les bidonvilles se sont reproduits dans les cités de transit, dont le bâti s'est très rapidement dégradé. Ainsi Samir Ziane (49 ans, maîtrise en droit, formateur, logé par l'employeur) raconte-t-il que « lorsqu'on allait au collège, on nous reconnaissait, on savait quelle était notre adresse. Tout le monde savait qu'on arrivait de la cité de transit parce que c'était tellement boueux que y'avait de la boue partout ». Dans les années 1970 et 1980 (à Nanterre, la dernière cité de transit est détruite en 1985), la multiplication des agressions et des crimes racistes aux échelles nationales et locales (meurtre d'Abdenbi Guemiah en 1982) participe également à une intensification des frontières raciales.

On allait aux portes de la cité, on disait « Les gars, qui c'est qui monte sur Nanterre-Ville ? » « Moi, moi, moi, moi, on est combien, on est 5-6, on y va ». Parce qu'à un moment donné, y'a eu aussi des fachos, on va dire, des fachos qui voulaient se faire du beur. Ça c'était dans les années 80. Donc sortir tout seul dans les années 80, c'était pas évident. Y'avait le risque de se faire attraper, se faire lyncher. Donc le mieux c'était de sortir en bande. On sortait en bande, y'en a beaucoup qui l'ont mal compris, mais c'était une sécurité. (Farid Mazouz, 53 ans, DUT de micro-informatique, conducteur de travaux, propriétaire)

L'exposition durable à cette triple frontière contribue à l'intériorisation de plusieurs types de dispositions, dont les effets sur les trajectoires sont pluriels. Les socialisations au stigmatisme et à la honte ont entraîné des formes d'autocensure, que l'on perçoit notamment dans les difficultés contemporaines à raconter son histoire, en particulier pour les anciens enfants les plus précarisés et les plus isolés

(Delon, 2017c). La minoration a également des incidences sur les manières de se présenter et de s'identifier, très marquées pour certains enquêtés par un impératif de conformité à la blancheur dominante. Ce sont des véritables stratégies de *passing* (Khanna et Johnson, 2010) que l'on observe dans le cas d'Hubert Merazga (56 ans, licence au CNAM obtenue en formation continue, chef de projet en informatique, propriétaire). Dès le début de l'entretien, il se réfère à des traits phénotypiques qui peuvent lui permettre de se faire passer pour blanc : « Vous me confondriez avec un Européen. J'ai toujours les yeux clairs et j'étais blond dans le temps ». Plus tard, il mentionne aussi la façon dont la manipulation d'un marqueur culturel fort, le prénom, lui a permis, sur le conseil d'un enseignant, d'échapper à la discrimination professionnelle : « J'ai mis Hubert, Merazga Hubert. Et là, sur les CV que j'avais envoyés, il y a plus de la moitié qui m'ont répondu par la suite. J'ai renvoyé aux mêmes sociétés et j'ai été reçu [...] J'avais inventé cette histoire auprès de la RH en disant que mes parents sont de... Je suis de mère française et de père algérien, alors que tous les deux sont maghrébins. J'ai dû tricher, renier mes origines pratiquement, chose que la fierté maghrébine refuse. Mais bon, on a souvent la fierté mal placée comme on dit donc je l'ai fait ». Enfin, Hassane Merazga a recours à une stratégie de « désidentification verbale » très explicite (Khanna et Johnson, 2010, p. 384) en se distanciant de toute appartenance religieuse à l'islam : « Et par contre, je n'ai jamais été musulman. Ça aussi, il faut que vous en parliez dans votre livre ». Il dit d'ailleurs avoir réduit la fréquentation de Nanterre pour éviter ses anciens amis des cités de transit qui sont musulmans.

Dans ce cas de figure, on voit comment l'incorporation d'un sens de la différence se manifeste par des pratiques de reclassement à plusieurs moments de la trajectoire et sur plusieurs scènes de la vie quotidienne. Dans d'autres circonstances, marquées notamment par des socialisations familiales plus militantes ou par un ancrage plus fort dans les sociabilités locales, c'est toutefois davantage une disposition de rébellion qui se donne à voir dans les récits recueillis, avec des identifications très fortes au collectif (Hakim Khelif : « Un gars de la cité, quand tu le vois dans la rue, c'est comme si tu voyais ton propre frère. C'est les mêmes souvenirs »). Cette disposition n'a pas d'effet univoque sur les trajectoires. On peut faire l'hypothèse qu'elle a été centrale dans l'expérience de la drogue et de la délinquance (entraînant emprisonnement, expulsion, décès liés au sida ou au trafic) de la génération sacrifiée que l'on retrouve dans de nombreux récits (Charef, 2019). Elle est cependant aussi très marquante pour les enquêtés pour qui ces expériences ont été à l'origine d'engagements associatifs, militants voire politiques. Mesurer les incidences

La minoration également des incidences sur les manières de se présenter et de s'identifier, très marquées pour certains enquêtés par un impératif de conformité à la blancheur dominante.

Presses de Sciences Po | Téléchargé le 31/05/2026 sur <https://www.cerpes.fr/>

du passage par les bidonvilles et cités de transit nécessite ainsi d'examiner de plus près les ajustements entre ces classements et les dispositions issues d'autres socialisations, familiales et locales en particulier.

■ La formation des dispositions au franchissement des frontières, au carrefour des socialisations locales et familiales

En France et aux États-Unis, des enquêtes récentes ont montré la faiblesse interprétative de questionnements trop dichotomiques sur les effets de quartier – Est-ce qu'il influence ou non l'individu dans ses chances de poursuivre ses études, de trouver un emploi, de déménager ou encore de basculer dans la déviance ? (Sharkey, 2013 ; Small et Feldman, 2012). Elles ont également appelé à sortir d'une vision uniquement négative de ces effets, puisque vivre dans un quartier ségrégué et pauvre peut être synonyme de relations sociales intenses qui donnent accès à certaines ressources localisées et procurent aux habitant-e-s des identifications positives (Authier, 2007 ; Gilbert, 2011).

Ainsi, des socialisations locales, entrecroisées aux socialisations familiales, sont susceptibles de perturber les classements dont l'espace résidentiel est le support. À Nanterre, des « rencontres socialement improbables » (Pagis, 2009, p. 243) entre des enfants et des adolescent-e-s d'origine algérienne et marocaine et des bénévoles et militant-e-s issu-e-s d'une diversité de milieux sociaux favorisent l'incorporation de dispositions favorables au franchissement des frontières décrites dans la première partie. Ces rencontres n'ont cependant pas d'effet socialisateur homogène et univoque. En fonction des trajectoires antérieures, notamment migratoires, on observe différents ajustements et désajustements avec les socialisations familiales.

Les racines locales de l'aisance : socialisations par les rencontres avec des « alliés d'ascension »

En raison d'une configuration locale spécifique à Nanterre, un certain nombre d'enfants et d'adolescent-e-s ont été exposé-e-s à une socialisation qui s'est opérée par injonction directe et par imprégnation dans les activités d'accompagnement mises en place par des bénévoles associatifs et des militants qui ont joué le rôle « d'alliés d'ascension » (Pasquali, 2014). Trois types de dispositions ont été incorporés : des dispositions liées à l'estime de soi, des dispositions

scolaires (capital culturel) et des dispositions liées à l'aisance à se déplacer dans l'espace urbain.

Ces rencontres se sont produites en très grand nombre à Nanterre et très peu à Champigny-sur-Marne. Cette différence s'explique par un surinvestissement associatif et militant du terrain nanterrien, notamment à la suite de la guerre d'Algérie (Collet, 2013) et par l'invisibilité relative des bidonvilles de Champigny et des migrants portugais, notamment dans la presse nationale (Delon, 2017b). La conjonction avec les aspirations à l'entrée rapide des enfants sur le marché du travail d'une partie importante des familles portugaises des bidonvilles explique la quasi absence dans l'enquête de campinois-e-s qui ont connu une ascension par l'école dans l'enquête (Delon, 2019).

Ces socialisations ont opéré de plusieurs façons. De manière très directe, les bénévoles et les militant-e-s qui se sont rendu-e-s à Nanterre ont encouragé et appuyé les enfants et les adolescent-e-s des bidonvilles et cités dans leur trajectoire scolaire. Ces personnes ont mis en place des moments d'aide aux devoirs qui ont été d'autant plus appréciés que les parents ont rarement disposé des ressources socioculturelles leur permettant d'y participer.

Monique Hervo, quand elle venait au bidonville, elle donnait des cours, pas de rattrapage, mais pour faire nos devoirs. Parce que nos parents, là c'était un peu embêtant pour eux, ils pouvaient pas nous aider [...] Donc pour revenir sur Monique, il y avait besoin de gens comme ça qui, quand nous on était bloqués venaient nous débloquer un peu. (Souhed Tahiri, 56 ans, deug d'éco-gestion, directeur d'une société d'expertise comptable, propriétaire)

En plus de l'aide aux devoirs, ces personnes ont également participé à l'orientation en soutenant des projets d'accès aux études supérieures, largement minoritaires à l'époque pour les classes populaires et les familles immigrées. Par rapport à d'autres, les enfants concernés ont ainsi incorporé un capital culturel composé tant de compétences scolaires que d'aspirations et de dispositions favorables à la réalisation de ces aspirations.

C'était au bon moment et moi j'ai rencontré cette bonne personne qui m'a dit « Ok, très bien, je vais t'aider. Je vais t'aider, déjà à... » Il a commencé à m'aider à réfléchir, comment structurer ma pensée et moi j'ai... Franchement, le mec, je l'ai toujours en tête. J'en parle toujours à mes enfants, et je dis « Lui je peux pas l'oublier ». Et j'allais chez lui... Il habitait dans le 5^e arrondissement... C'était un périple à l'époque [rires], quand j'allais au 5^e arrondissement pour aller suivre des cours chez lui, il venait, après on a déménagé à Suresnes, il venait à Suresnes, il m'a dit « Je vais t'aider ». Du coup je me suis inscrit à un DUT, j'avais pas forcément le niveau pour un DUT mais il s'est démené comme un malade, il a appelé tous les IUT pour que je puisse rentrer dans un IUT et je suis rentré. Et c'est là où ça a commencé, justement, l'envie de faire des études. L'envie, parce que je suis rentré, mais avant. Et cette personne-là, moi,

La socialisation à l'ascension ne résulte pas que de la mobilisation d'un capital social qui fait cruellement défaut aux familles des bidonvilles et cités.

ça m'a, elle m'a ouvert des portes. (Ali Labeled, 48 ans, maîtrise de droit, consultant autoentrepreneur, propriétaire)

Même s'il s'agit d'un aspect très important, la socialisation à l'ascension ne résulte donc pas que de la mobilisation d'un capital social qui fait cruellement défaut aux familles des bidonvilles et cités. La mobilité sociale résulte également d'une élection au caractère central. Ces acteurs extérieurs, en s'investissant auprès de certains enfants et adolescent·e·s, les ont en effet distingués d'autres, atténuant ainsi le stigmate résidentiel homogénéisant, et les ont rassurés, confortés dans leur trajectoire d'ascension. Ils ont participé à l'incorporation d'un sentiment de légitimité⁵ et d'une aisance à se mouvoir dans des milieux sociaux et dans des espaces différents qui ont fait la différence dans des moments charnières (orientation, décohabitation).

On retrouve ainsi la trace de multiples socialisations plus indirectes, par imprégnation. Des activités socioculturelles et sportives sont proposées par le petit groupe d'animateurs de l'Association des jeunes sportifs de Nanterre qui a été important pour plusieurs enquêt·e·s. Ces activités, qui nourrissent le capital culturel et le rapport à l'école, ont pris pour celles et ceux qui y ont participé une valeur symbolique très forte en raison du profil social des animateurs.

Et on trouvait à la fois des nobles, des gens qui sont nobles, on trouvait des curés, on trouvait des bourgeois, on trouvait des gens qui avaient une certaine aisance, qui étaient soit issus du presbytère, du Secours catholique, des choses comme ça [...] Et donc on a pu à la fois améliorer nos compétences scolaires, découvrir le monde, découvrir la société, avoir un vrai dialogue avec des gens de l'extérieur qui nous ont permis de nous affranchir d'un certain nombre de complexes aussi. Ça, c'est aussi très important. De nous permettre de mieux vivre notre situation de marginaux en fait [...] Donc heureusement, ça a été une bouée de secours, un ballon d'oxygène pour nous, ce truc-là [...] [À propos des bidonvilles et cités de transit] C'est pas notre avenir, on laisse derrière nous un passé qu'on n'a pas envie de reproduire. On a envie socialement de s'élever, on a envie d'autre chose. On se demande comment on va s'en sortir, on sait pas si on va s'en sortir. On sait pas comment on va évoluer dans le monde. C'est deux mondes distincts malgré tout. Donc cette passerelle-là, elle est faite avec les gens de l'AJS Nanterre, qui nous aident beaucoup. À comprendre que l'autre monde... (Saïd Mebarkia, 53 ans, master en Histoire, consultant auto-entrepreneur, propriétaire)

Dans cet extrait, la thématique du passage des frontières est omniprésente et on voit comment ces personnes « extérieures » apportent un soutien crucial – pour Saïd Mebarkia – à la sortie de la « marge ». Ces rencontres ont donc socialisé au passage des trois frontières

5. Annette Lareau (2015, p. 2) analyse de façon plus détaillée ce *sense of entitlement* qui constitue, selon elle, l'une des trois composantes du savoir culturel distinctif des classes moyennes et supérieures.

décrites dans la première partie de l'article, ce qui a eu des incidences de long terme. Le fait que plusieurs « alliés d'ascension » soient issus de milieux sociaux favorisés et catholiques a déjà favorisé « l'incorporation des dispositions des classes supérieures » (Naudet, 2012b, p. 4) et en particulier le sentiment de légitimité dont il a déjà été question, et donc le franchissement de frontières de classe⁶. Les activités d'aide aux devoirs, culturelles et sportives, les colonies de vacances participent également au passage de ces dernières mais elles font également traverser aux enfants et aux adolescent·e·s des espaces résidentiels et urbains plus favorisés. Ali Labed comme d'autres racontent ainsi comment ils se rendaient fréquemment aux domiciles parisiens situés dans des arrondissements centraux des personnes qui les aidaient ; aujourd'hui, les enquêté·e·s les plus mobiles socialement sont celles et ceux qui résident dans des quartiers aisés qui semblent aux antipodes de ceux de leur enfance. Il n'est ainsi pas anodin que, pour décrire sa trajectoire, Lamia Kasmi associe à son premier « vrai boulot » son déménagement pour Paris qui prend l'allure d'une rupture avec la ville de Nanterre : « Et puis un beau jour j'ai quitté Nanterre pour aller à la Bastille, parce que là, j'avais un vrai boulot, un vrai salaire [rires], et puis... je voulais couper avec un habitat social on va dire. Donc je suis partie à Paris et je suis plus jamais revenue. Non, je suis jamais revenue ».

Enfin, la présence même de ces « alliés d'ascension » blancs et leurs actions de soutien aux familles reconfigurent en partie les rapports sociaux dans lesquels les enfants des bidonvilles et cités sont aujourd'hui pris. Couplée à l'aisance, la faculté à reconnaître et dénoncer le racisme et les inégalités nourrit pour certains anciens enfants des postures voire des trajectoires militantes où le passage par les bidonvilles et les cités de transit fait office de moment fondateur. Cette disposition ressort par exemple dans une mobilisation récente autour d'un blog pour que l'assassinat d'Abdenbi Guemiah en 1982 soit commémoré par la mairie de Nanterre : alors que d'autres anciens enfants des bidonvilles et cités sont impliqués, ce sont les personnes dont l'ascension sociale a été la plus forte qui se sentent les plus légitimes à engager un rapport de force et qui y investissent des ressources culturelles, sociales et économiques (Delon, 2017c). En dehors de l'espace municipal, d'autres enquêté·e·s racontent aussi des situations de retournement du stigmaté, comme Lamia Kasmi, qui doit faire face à l'incrédulité de ses collègues lorsqu'elle leur dit qu'elle a la même trajectoire

Couplée à l'aisance, la faculté à reconnaître et dénoncer le racisme et les inégalités nourrit pour certains anciens enfants des postures voire des trajectoires militantes où le passage par les bidonvilles et les cités de transit fait office de moment fondateur.

6. De ce point de vue, les enquêté·e·s les plus marqué·e·s par ces rencontres font souvent montre d'un légitimisme culturel qui les distingue nettement de la figure des militants décrits par Victor Collet, socialisés pour leur part au contact de différents mouvements politiques de gauche (Collet, 2013).

qu'Azouz Begag (romancier et ancien ministre qui a grandi dans un bidonville de Lyon) :

Ça met tout le temps les autres mal à l'aise. Et ça, petit on s'en rend pas compte, ado, ça dérange franchement, et grand, on cherche un petit peu à mettre les autres devant leurs responsabilités en disant « ben oui, moi c'est comme ça ». Moi, il y a des gens à qui je le dis, même ici [l'entretien a lieu dans son bureau], ils rigolent « Ahaha, Cosette, c'est pas vrai, elle nous fait un roman ». Il y a des gens qui y croient pas ! [...] Alors souvent, pour les mettre vraiment mal à l'aise, j'appuie bien sur le truc, et là, effectivement, les gens sont mal à l'aise.

D'autres acteurs extérieurs ont cependant pu, toujours en menant des activités caritatives, renforcer ces mêmes frontières raciales, ce qui incite à ne pas adopter une interprétation mécanique de l'influence des « *role-models* » (Wilson, 1987, p. 56-57). Les hiérarchies symboliques entre les normes de la population majoritaire et celles des familles immigrées ont en effet été strictement maintenues, rapprochant ainsi ces socialisations de formes d'acculturation (Gouirir, 1999).

On allait en Belgique, on recevait sept cadeaux à Noël... Même si c'était histoire d'ouvrir un cadeau, après ça nous a aussi permis, parce que nous on est quand même musulmans, on a connu d'autres choses, c'était des familles chrétiennes, donc on a connu d'autres choses. L'église le 24 décembre, Pâques... Donc je pense que ça a été que bénéfique. Même pour notre culture générale, ça nous a apporté. Enfin moi personnellement, ça m'a apporté, j'ai appris beaucoup de choses. Après beaucoup de choses, peut-être dans nos familles, étaient taboues et ne l'étaient pas avec eux. C'est des familles européennes. Maintenant nous on est Européens, mais c'était des familles européennes et... peut-être ça nous a permis aussi d'être plus ouverts avec nos enfants. (Khadidja Guerram, 46 ans, bac pro, assistante administrative, propriétaire)

Cette revendication d'une « ouverture », qui revient à de multiples reprises dans l'entretien avec Khadidja Guerram pour qualifier aujourd'hui la mixité de son couple ou son choix de vivre dans un quartier « mélangé », témoigne dans le cas présent tant du passage effectif de certaines frontières (sociales, urbaines, raciales), que du maintien de ces dernières (l'ouverture est une valeur qui distingue des parents et des pairs qui sont restés « fermés »).

Ajustements et désajustements avec les socialisations familiales : entre ascèse distinctive et sens du collectif

Par ailleurs, en fonction de leur trajectoire antérieure et de leurs aspirations, notamment migratoires, les familles n'ont pas été toutes également disposées à ces rencontres. Ces dernières n'avaient donc pas les mêmes chances de se produire et elles n'ont pas exercé la même influence socialisatrice en fonction des familles. Pourtant né

à Nanterre en 1963 et passé par les mêmes bidonvilles et cités de transit que d'autres enquêté-e-s, Hakim Khelif, qui n'a pas connu de mobilité ascendante, ne mentionne ainsi pas ce type d'alliés d'ascension dans son récit (il cite en revanche une femme de la Croix-Rouge qui « [leur] ramenait des trucs »). Son père, venu pour la première fois en 1938 en France, n'a jamais touché sa pension de combattant de la Seconde Guerre mondiale et, usé par des emplois pénibles (mines, chemin de fer), il s'est arrêté précocement de travailler. La venue de la mère d'Hakim et de ses aîné-e-s ne s'est pas inscrite dans un projet migratoire très précis (c'est son frère aîné qui lui a, raconte Hakim, « tiré l'oreille ») et la famille a vécu dans des conditions très précaires, qui reviennent à de multiples reprises dans l'entretien.

Moi j'ai pas spécialement réussi à l'école parce que j'avais pas toujours les affaires qu'il me fallait : « Il faut demander à votre papa », « Mon père peut pas, c'est pas qu'il veut pas, c'est qu'il a neuf enfants ». Bon et voilà, j'ai perdu pas mal d'années comme ça.

Par contraste, les bidonvilles et les cités de transit ont été des contextes « déclencheurs » pour les familles les plus dotées qui avaient été déclassées par la migration dans le sens où ce sont les rencontres avec des acteurs extérieurs qui ont évité que soient « laissées à l'état de veille » ou « inhibées » des aspirations familiales à la mobilité ascendante (Lahire, 1998, p. 95). C'est le cas de la famille Tahiri. Le père de Souhed Tahiri est venu pour la première fois en France en 1958 avant que la mère de Souhed, Souhed (âgé de 7 ans) et sa sœur Karima (tout juste née) ne le rejoignent en 1962. Il a été recruté au Maroc par une entreprise de travaux publics, à l'issue d'une procédure de sélection sur la « technicité » d'après Souhed. À Casablanca, les parents de Souhed Tahiri avaient déjà connu une forme d'ascension sociorésidentielle en passant d'un bidonville à un logement en dur⁷. Ils ont reporté sur Souhed leurs espoirs d'ascension sociale en centrant cette dernière sur l'école.

De toutes façons, c'était clair, ils ont jamais pensé à eux, il fallait que... la réussite scolaire, qui, pour eux, donnait obligatoirement la réussite sociale. Mais... Et ça c'est vrai qu'ils étaient obnubilés par ça. Comme tous les parents, mais encore plus. Parce que pour eux, le décalage était encore plus important entre leurs origines, l'arrivée ici... Ils voulaient qu'on arrive à vraiment faire un pas important dans la société.

Même si les parents, très peu nombreux à savoir lire et écrire le français, ne pouvaient pas aider directement leurs enfants à faire leurs devoirs, ils ont adopté des pratiques éducatives qui ont

7. D'autres parents étaient encore plus dotés : le père de Belkacem Arezki savait par exemple lire et écrire, celui de Lamia Kasmi avait un petit commerce et était venu « tenter l'aventure » en France contre l'avis de sa famille.

participé à l'incorporation de dispositions d'ascèse scolaire. C'est ce que l'on retrouve dans le récit de Karim et Ali Labeled. Leur père est venu d'Algérie pour la première fois en 1954. Berger initialement, il avait connu une petite mobilité en devenant chauffeur de taxi puis épicier à Oran. En France, il a travaillé comme manœuvre dans le bâtiment avant qu'un accident de travail ne le rende invalide. Sa femme et ses enfants, Ali nourrisson et Karim âgé de trois ans, l'ont rejoint en 1967 à Nanterre. La famille a vécu jusqu'en 1971 dans le bidonville de la rue des Prés et a été ensuite relogée dans une cité de transit à Nanterre, qu'elle n'a quitté qu'en 1985. Karim comme Ali décrivent ainsi les exigences scolaires de leur père, qui ne savait pas lire et écrire.

Il y avait une grosse encyclopédie, grosse comme ça, il n'y avait pas d'ordinateur à l'époque. Et cette encyclopédie-là, elle a bien servi, en tout cas, pour ma part, parce que c'est là que j'ai commencé à m'intéresser à la langue française dans son vocabulaire. Et à aller chercher des mots parce que... Il l'avait achetée, pour papa, c'était la référence. Grosso modo, on a tous une phrase, et on en rigole aujourd'hui, c'est « Les devoirs, ça ne se termine jamais ! ». Parce qu'on disait « Ça y est, j'ai terminé ». Non, ça se termine jamais. C'est là où il avait la volonté de nous tirer vers le haut. [...] Et donc papa, cette fameuse... Encyclopédie, qui était lourde, qui pesait trois kilos, comme ça, et il disait « Ça ne se termine jamais. Parce que... Tous les mots qui se trouvent dans le dictionnaire », il appelait ça comme ça, le dictionnaire, « tu les connais pas donc va t'instruire ». (Karim Labeled)

La répétition de cette scène, soir après soir, dont on retrouve la trace dans le fait que Karim Labeled dit partager ce souvenir de l'injonction « Les devoirs, ça ne se termine jamais » avec tous ses frères et sœurs, ce que confirme pendant l'entretien son frère Ali, également présent, participe à l'incorporation par la fratrie d'une rigueur, d'une assiduité au travail qui comporte une dimension d'ascèse (Darmon, 2013).

Ainsi, « tout ce qui peut favoriser la scolarité des enfants est accepté » (Zeroulou, 1988, p. 461). Dans ce contexte, les parents accueillent à bras ouverts les acteurs extérieurs qui maîtrisent mieux les codes de l'institution scolaire et peuvent permettre à leurs enfants de s'y familiariser.

C'est vrai que c'était pas facile pour nos parents parce que... C'était pas facile pour nous parce qu'on disait : « Ouais, mon père il peut pas m'aider et tout », on était un peu embêté mais les parents ils étaient un peu tristes... C'est pour ça que dès qu'ils voyaient quelqu'un qui venait au bidonville pour aider les gens, ils posaient la question « Vous pouvez pas venir voir mon fils ? Il a besoin de ça ». (Souhed Tahiri)

Cet ajustement heureux entre socialisations familiales et locales ne se produit cependant pas indépendamment de certaines

caractéristiques des enfants. Ainsi, titulaire d'un diplôme universitaire de niveau Bac + 2, Souhed Tahiri dirige aujourd'hui une société d'expertise comptable et possède avec sa compagne fonctionnaire (elle n'est pas d'origine immigrée et a grandi « à la campagne »), une maison dans une petite ville des Yvelines. Bien différente est toutefois la situation de Karima Tahiri, la sœur cadette de Souhed. Aujourd'hui au chômage, après avoir exercé des emplois d'auxiliaire de service, elle est divorcée et vit avec sa fille unique dans un logement social d'un quartier précarisé de Nanterre. Elle n'a pas poursuivi d'études et est toujours restée proche de ses parents, dont elle s'est occupée avant leur décès. Elle n'a bénéficié ni des encouragements parentaux, ni de la présence d'acteurs extérieurs :

Ah oui, Monique [Hervo], super, une dame bien. Mais incroyable et tout. Et comment dire, il y avait d'autres, aussi, d'autres personnes et qui aidaient ces jeunes-là. Bon quand vous avez vu Souhed, ça c'était la génération des grands, et ils ont tous réussi. Ils ont fait vraiment des études poussées, ils avaient leur sport, et tout. Mais nous... Nous déjà les filles, on n'était pas trop poussées dans les études, parce que c'était le mariage, avec les parents. Comme ils venaient du Maroc, pour eux, la fille elle se marie. C'est pas la fille...

Deux facteurs différencient Karima Tahiri de son frère Souhed ressortent ainsi : d'une part la génération (plus jeune, elle a passé son adolescence en cité de transit et non en bidonville, ce qui l'a en partie soustraite à l'action de militant-e-s comme Monique Hervo) et de l'autre le genre. Ces caractéristiques ont été centrales dans l'ajustement des socialisations et par ricochet dans les trajectoires ultérieures. Alors que Souhed Tahiri est très prolix sur les responsabilités qu'il a eu à prendre en tant qu'aîné (aider ses parents à remplir les papiers, apprendre à son père à signer, le guider en voiture), Karima regrette que ses parents ne l'aient pas encouragée elle aussi à devenir autonome : « J'étais toujours avec ma mère. Alors elle me trimbalait partout. Elle me laissait pas assumer quelque chose, une responsabilité ».

Par ailleurs, les socialisations locales à l'aise se sont articulées à des socialisations parentales elles-mêmes hétérogènes, ce qui n'engage pas les mêmes pratiques et les mêmes représentations à l'âge adulte.

Ainsi, les trajectoires les plus ascendantes ont été suivies par les enquêté-e-s qui étaient les plus disposé-e-s à la distinction de soi. Dans les bidonvilles, certaines familles ont été en effet un peu mieux loties que les autres, bénéficiant d'un niveau de confort légèrement supérieur (Lamia Kasmi mentionne par exemple le hammam de sa baraque) et d'un prestige lié aux hiérarchies des espaces villageois d'origine. « Les voix de certains l'emportaient sur les voix d'autres »,

explique Belkacem Arezki à propos de son père, dont le père était un notable lettré et qui a été habitué à le voir participer aux prises de décisions collectives (il a par exemple pesé sur l'expulsion d'un « travailleur célibataire » voisin du bidonville) et à le voir sollicité par d'autres familles pour rédiger ou lire leurs courriers.

Dans ces conditions, le passage par les bidonvilles et cités est vécu comme un déclassement dont les coûts ne sont supportés que parce qu'ils s'inscrivent dans un projet migratoire centré sur l'accès aux études supérieures des enfants, qui doivent poursuivre l'ascension sociale entamée par les parents dans le pays d'origine. Cela a conduit ces familles à adopter une attitude de retrait, en contrôlant davantage les mouvements de leurs enfants et en les encourageant à se distinguer des autres. Cette distinction intervient en surinvestissant la sphère scolaire : « Parce que mes parents, c'était premier, il faut être premier. [...] Sa réflexion [à son père] c'est : "S'ils notent sur 20, c'est que tu peux avoir. Sinon, ils feraient sur 15" » (Souhed Tahiri). On trouve également trace d'autres « conduites de distinction ou de rupture avec les normes du groupe » (Laacher, 1990, p. 31), parfois avec l'espace même des bidonvilles et cités de transit, ce qui contribue à socialiser les enfants au passage des frontières et à l'incorporation d'un sentiment de démarcation.

Mes parents étaient plutôt des parents, allez on va dire, par rapport à l'environnement, étaient plutôt des parents modernes. C'est-à-dire qu'on allait à la piscine, on allait, les dimanches, on allait à la Tour Eiffel pique-niquer, je veux dire, on était... On était vraiment dans la logique Français moyen. [...] Et donc régulièrement, on allait pique-niquer dans la ferme des gens chez qui il achetait ses moutons, donc on préparait le pique-nique, le vrai de vrai quoi, avec la couverture, le poulet dessus coupé en petits morceaux, les chips, y'avait pas le gros rouge qui tache mais bon... Et ça, ça fait partie des moments qui ont vraiment marqué mon enfance. C'était, pour mes parents, c'était découvrir la France, la vraie, c'est-à-dire... [...] Sinon, là où on habitait, c'était pas terrible, quoi, c'était pas terrible. (Lamia Kasmi)

Aujourd'hui, Belkacem Arezki, Souhed Tahiri, Saïd Mebarki et Lamia Kasmi partagent une position sociale et résidentielle élevée (tous cadres supérieurs du public et du privé, ils sont propriétaires de maisons dans des communes favorisées ou d'appartements dans Paris) ainsi qu'une même distance avec le milieu d'origine. Par contraste, Ali et Karim Labeled, Farid Mazouz et d'autres se sont directement engagés dans une entreprise de demande de reconnaissance à l'échelle locale (voir *supra*). En raison d'un niveau de ressources économiques, culturelles et sociales moins élevées que les familles mieux loties qui viennent d'être décrites, leur famille a davantage investi l'espace local. Elles ne se sont ainsi pas retranchées des solidarités constituées sur une base résidentielle, ce qui socialise les enfants et les adolescent·e·s à un fort sens du collectif. Dans les

bidonvilles, Anissa Bensalem a le souvenir d'avoir été « encadrée aussi par des voisins » et en particulier par un oncle : « Si les parents devaient s'absenter, y'avait aucun souci, à quatre heures et demie, on savait où aller ! Si la porte était fermée, on savait que les voisins étaient là, c'était notre seconde maison ».

Dans certains cas, il s'est produit un désajustement partiel entre les socialisations locales à l'aisance et ces socialisations familiales au collectif. Le poids des normes du groupe a notamment pu jouer. Parce que leurs entraînements les empêchaient d'assister au cours d'arabe à la mosquée et que l'imam était venu se plaindre, Karim et Ali Labed ont ainsi dû arrêter de faire du judo, ce qui a eu un impact sur leurs sociabilités, très restreintes à la cité de transit, ainsi que sur leurs parcours scolaires (le judo avait été conseillé par une infirmière scolaire). On peut également envisager l'influence de ces socialisations familiales comme une force de rappel qui a rendu partiel le franchissement de certaines frontières. Décrit par plusieurs travaux sur la mobilité sociale, l'impératif de la fidélité au milieu d'origine (Lubrano, 2010 ; Naudet, 2012b) paraît ici avoir été incorporé au cours de la socialisation en bidonville et cité de transit par certains enquêtés. Slimane Benzédiane décrit par exemple ses multiples retours en tant qu'animateur et éducateur ainsi que la façon dont il a aidé des personnes connues en cité de transit à se faire embaucher par ses employeurs comme un devoir auquel il n'était pas possible de se soustraire.

Et puis, je suis retourné dans le quartier, je sais pas, je suis maso, pour y travailler. J'ai travaillé deux ans à la maison de l'enfance. Donc là, j'étais animateur permanent, j'avais arrêté mes études, j'ai passé mon bac après j'ai arrêté. Je suis devenu animateur permanent. Et j'accueillais les petites sœurs, qui étaient gamines à l'époque, les petits, les petits gars de la cité, tout le monde. Après, j'étais dans un autre monde. J'étais débarrassé de ce truc-là quoi. Et je continuais à voir des gens comme des amis qui ont grandi avec nous, mais qui, eux aussi, s'en sont sortis. Et après, là aussi, maso, je suis allé bosser à la cité des Canibouts en tant qu'éducateur. (Slimane Benzédiane, 50 ans, BTS, informaticien, locataire HLM)

Décrites ici comme une forme de « masochisme », ces dispositions à l'engagement local, renforcées par les rencontres avec des alliés d'ascension, se retrouvent dans la trajectoire de Karim Labed, impliqué associativement et politiquement dès son entrée dans l'âge adulte et animateur avec ses frères du blog à l'origine de la mobilisation pour la reconnaissance d'Abdenbi Guemiah. Parallèlement, Slimane Benzédiane, Anissa et Nacer Bensalem se sont, pendant leurs emplois d'animateurs pour la ville de Nanterre, rapprochés d'une élite politique municipale et ont accédé par la suite aux segments supérieurs du parc social nanterrien et, pour Nacer, à un emploi à

Moins spectaculaires que les ascensions qui passent par une rupture plus nette avec le milieu d'origine, ces trajectoires participent à l'embourgeoisement de cet espace social local et à la reconfiguration des frontières qui le traversent.

la mairie. Moins spectaculaires que les ascensions qui passent par une rupture plus nette avec le milieu d'origine, ces trajectoires participent à l'embourgeoisement de cet espace social local et à la reconfiguration des frontières qui le traversent.

Si l'espace résidentiel, en cristallisant différentes hiérarchies, participe à leur renforcement et à leur incorporation, il faut prendre garde à ne pas surestimer son degré d'homogénéité et de clôture. Les travaux sur la ségrégation risquent ainsi toujours de considérer ces entités spatiales comme des mondes fermés, en occultant l'importance des mobilités (Oppenchain, 2016). Comme l'article l'a souligné, ces dernières induisent en outre des dynamiques de modification des espaces qui peuvent altérer les hiérarchies en présence. Dans cette perspective, les espaces résidentiels ne sont pas « que » le reflet des structures sociales puisqu'ils sont aussi susceptibles de participer à leur redéfinition (Authier, 2012).

Plutôt que de considérer le « quartier » comme une instance uniforme qui exercerait une influence homogène et cohérente sur ses habitants, l'article a montré le rôle de l'agencement des structures matérielles et relationnelles de l'espace dans l'incorporation d'une position de classe puis de dispositions favorables à la mobilité ascendante. Il a également mis en lumière la façon dont ces structures matérielles et relationnelles jouaient de manière différenciée selon les caractéristiques antérieures des individus. Le genre et la génération, ainsi que les parcours antérieurs des parents, sont déterminants dans le fait même d'être exposé·e à des socialisations à l'estime de soi, à des dispositions scolaires et à l'aisance à se déplacer dans différents espaces ainsi que dans l'ajustement « réussi » de ces socialisations. En fin de compte, cette prise en compte des espaces comme configurations socialisatrices localisées a permis de détailler la pluralité des frontières à l'œuvre dans la mobilité ascendante en soulignant tant leur entrecroisement que le fait qu'elles ne sont pas toutes franchies au même degré.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Authier J.-Y., 2007 « La question des "effets de quartier" en France. Variations contextuelles et processus de socialisation », dans Authier J.-Y., Bacqué M.-H. et Guérin-Pace F. (dir.), *Le Quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, Paris : La Découverte, p. 206-216.
- Authier J.-Y., 2012 *Espace et socialisation. Regards sociologiques sur les dimensions spatiales de la vie sociale*, Saarbrücken : Éditions universitaires européennes.
- Bertaux D., 1995 *Le Récit de vie*, Paris : Armand Colin.
- Blanc-Chaleard M.-C., 2016 *En finir avec les bidonvilles : immigration et politique du logement dans la France des Trente Glorieuses*, Paris : Publications de la Sorbonne.
- Bourdieu P., 1979 *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris : Minuit.
- Brun S., Galonnier J., 2016 « Devenir (s) minoritaire (s). La conversion des Blancs à l'islam en France et aux États-Unis comme expérience de la minoration », *Tracés*, 30, p. 29-54.
- Chamboredon J.-C., Lemaire M., 1970 « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, 11 (1), p. 3-33.
- Charef M., 2019 *Rue des Pâquerettes*, Marseille : Hors d'atteinte.
- Cohen M., 2013 *Des familles invisibles. Politiques publiques et trajectoires résidentielles de l'immigration algérienne (1945-1985)*, thèse de doctorat en Histoire, Paris : Université Panthéon-Sorbonne Paris I.
- Cohen M., David C., 2012 « Les cités de transit : le traitement urbain de la pauvreté à l'heure de la décolonisation », *Métropolitiques* [en ligne], www.metropolitiques.eu/Les-cites-de-transit-le-traitement.html, 29 février.
- Collet V., 2013 *Du bidonville à la cité. Les trois âges des luttes pro-immigrés : une sociohistoire à Nanterre (1957-2011)*, thèse de doctorat en science politique, Nanterre : Université Paris-Ouest.
- Croizet J.-C., Leyens J.-P., 2003 *Mauvaises réputations. Réalités et enjeux de la stigmatisation sociale*, Paris : Armand Colin.
- Darmon M., 2013 *Classes préparatoires. La fabrique d'une jeunesse dominante*, Paris : La Découverte.

- de Barros F., 2004 *L'État au prisme des municipalités. Une comparaison historique des catégorisations des étrangers en France (1919-1984)*, thèse de doctorat en science politique, Paris : Université Paris I.
- de Barros F., 2005 « Des "Français musulmans d'Algérie" aux "immigrés". L'importation de classifications coloniales dans les politiques du logement en France », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 159 (4), p. 26-53.
- Delon M., 2017a *Les incidences biographiques de la ségrégation. Trajectoires et mémoires des enfants des bidonvilles et cités de transit de l'après-guerre en France*, thèse de doctorat en sociologie, Paris : Sciences Po.
- Delon M., 2017b « Les bidonvilles français dans le journal "Le Monde" (1945-2014) », *Métropolitiques* [en ligne], www.metropolitiques.eu/Les-bidonvilles-francais-dans-le-journal-Le-Monde-1945-2014.html, consulté le 4 mai 2019.
- Delon M., 2017c « Les liens de la mémoire. Sociabilité et visibilité à travers un blog d'anciens habitants des cités de transit de Nanterre », *Sociologie*, 8 (1), p. 23-38.
- Delon M., 2019 « Des "Blancs honoraires" ? L'influence des rapports sociaux de race et de classe sur la construction des trajectoires sociorésidentielles des Portugais et de leurs descendants en France », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 228, p. 4-27.
- Douglas M., 2001 *De la souillure : essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris : La Découverte.
- Eberhard M., Rabaud A., 2013 « Racisme et discrimination. Une affaire de famille », *Migrations Société*, 147, p. 83-96.
- Gilbert P., 2011 « "Ghetto", "relégation", "effets de quartier". Critique d'une représentation des cités », *Métropolitiques* [en ligne], www.metropolitiques.eu/Ghetto-relegation-effets-de.html, 9 février.
- Gilbert P., 2012 « L'effet de légitimité résidentielle : un obstacle à l'interprétation des formes de cohabitation dans les cités HLM », *Sociologie*, 3 (1), p. 61-74.
- Gilbert P., 2014 *Les classes populaires à l'épreuve de la rénovation urbaine. Transformations spatiales et changement social dans une cité HLM*, thèse de doctorat en sociologie, Lyon : Université Lumière Lyon 2.
- Gouirir M., 1999 « Une institutrice et ses "petits étrangers" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 129 (1), p. 57-62.

- Herpin I., Santelli S., 1973 *Bidonville à Nanterre, étude architecturale. Cahiers d'architecture I*, Paris : Institut d'études et de recherches architecturales et urbaines.
- Hervo M., 2001 *Chroniques du bidonville. Nanterre en guerre d'Algérie*, Paris : Seuil.
- Khanna N., Johnson C., 2010 « Passing as Black : Racial Identity Work among Biracial Americans », *Social Psychology Quarterly*, 73 (4), p. 380-97.
- Laacher S., 1990 « L'école et ses miracles. Note sur les déterminants sociaux des trajectoires scolaires des enfants de familles immigrées », *Politix*, 3 (12), p. 25-37.
- Lahire B., 1998 *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris : Nathan.
- Lahire B., 2004 *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris : La Découverte.
- Lahire B., 2013 *Dans les plis singuliers du social. Individus, institutions, socialisations*, Paris : La Découverte.
- Lareau A., 2015 « Cultural Knowledge and Social Inequality », *American Sociological Review*, 80 (1), p. 1-27.
- Legros O., Vitale T., 2011 « Les migrants roms dans les villes françaises et italiennes : mobilités, régulations et marginalités », *Géocarrefour*, 86 (1), p. 3-14.
- Lignier W., Pagis J., 2017 *L'Enfance de l'ordre : comment les enfants perçoivent le monde social*, Paris : Seuil.
- Löw M., 2015 *Sociologie de l'espace*, Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- Lubrano A., 2010 *Limbo : Blue-Collar Roots, White-Collar Dreams*, Hoboken : John Wiley & Sons.
- Naudet J., 2012a « Entrer dans l'élite. Parcours de réussite en France, aux États-Unis et en Inde », Paris : PUF.
- Naudet J., 2012b « "Se sentir proche quand on est loin" : Mobilité ascendante, distance sociale et liens au milieu d'origine aux États-Unis, en Inde et en France », *Sociétés contemporaines*, 88 (4), p. 125-153.
- Oppenchain N., 2016 *Adolescents de cité. L'épreuve de la mobilité*, Tours : Presses universitaires François Rabelais.
- Oppenchain N., Rivière C. 2018 « Enfants et quartiers prioritaires. Quelle socialisation résidentielle ? » *Diversité*, 193, p. 27-33.

- Pagis J., 2009 *Les incidences biographiques du militantisme en mai 68. Une enquête sur deux générations familiales : des « soixante-huitards » et leurs enfants scolarisés dans deux écoles expérimentales* (Vitruve et Ange-Guépin), thèse de doctorat en sociologie, Paris : EHESS.
- Pagis J., Pasquali P., 2016 « Observer les mobilités sociales en train de se faire », *Politix*, 114, p. 7-20.
- Pasquali P., 2014 *Passer les frontières sociales : Comment les « filières d'élite » entrouvrent leurs portes*, Paris : Fayard.
- Pereira V., 2005 « Une migration favorisée. Les représentations et pratiques étatiques vis-à-vis de la migration portugaise en France (1945-1974) », dans Blanc-Chaléard M.-C., Dufoix S., Weil P. (dir.), *L'étranger en questions du Moyen Âge à l'an 2000*, Paris : Le Manuscrit, p. 285-323.
- Pétonnet C., 1985 [1979] *On est tous dans le brouillard*, Paris : Galilée.
- Pétonnet C., 1982 *Espaces habités*, Paris : Galilée.
- Prétéceille E., 2009 « La ségrégation ethno-raciale a-t-elle augmenté dans la métropole parisienne ? », *Revue française de sociologie*, 50 (3), p. 489-519.
- Ripoll F., Tissot S., 2010 « La dimension spatiale des ressources sociales », *Regards sociologiques*, 40, p. 5-7.
- Santelli E., 2001 *La mobilité sociale dans l'immigration. Itinéraires de réussite des enfants d'origine algérienne*, Toulouse : Presses universitaires du Mirail.
- Sayad A., 1995 *Un Nanterre algérien, terre de bidonvilles*, Paris : Autrement.
- Sharkey P., 2013 *Stuck in Place : Urban Neighborhoods and the End of Progress toward Racial Equality*, Chicago (Ill.) : University of Chicago Press.
- Small M.-L., Feldman J., 2012 « Ethnographic Evidence, Heterogeneity, and Neighbourhood Effects After Moving to Opportunity », dans van Ham M., Manley D., Bailey N., Simpson L., Maclennan D. (dir.), *Neighbourhood Effects Research : New Perspectives*, Dordrecht : Springer Netherlands, p. 57-77.
- Spire A., 2008 *Accueillir ou reconduire : Enquête sur les guichets de l'immigration*, Paris : Liber.
- Vulbeau J., 2018 « Les "Nord-Africains" dans la rénovation urbaine des années 1960 », *Métropolitiques* [en ligne], www.metropolitiques.eu/Les-Nord-Africains-dans-la-renovation-urbaine-des-annees-1960.html, 31 mai.

- Welzer H., Moller S.,
Tschuggnall K., 2002 [2013] « *Grand-père n'était pas un nazi* ».
*National-socialisme et Shoah dans la mémoire
familiale*, Paris : Gallimard.
- Wilson W. J., 1987
*The Truly Disadvantaged : The Inner City, the
Underclass, and Public Policy*, Chicago (Ill.) :
University of Chicago Press.
- Zeroulou Z., 1988
« La réussite scolaire des enfants d'immigrés :
l'apport d'une approche en termes de
mobilisation », *Revue française de sociologie*,
29 (3), p. 447-470.